



VA JOUER
DEHORS!

L'ARCHITECTURE EUPHORIQUE

N°04

EX

TREM

CITY



EDITO

VILLE

EXTRÊME

MONDE

EXTRÊME

**Vivre c'est résister !
Plus que jamais.
Là où l'on résiste on annihile l'indifférence.**

Dans ces villes extrêmes et ce monde qui l'est tout autant, c'est ce qu'on tente sans relâche : inventer des espaces de liberté et de création, des espaces politiques donc.

Vivre ou survivre, se battre encore et toujours, pour continuer à rêver.

Jamais les rêves n'ont paru si lointains. Jamais les intérêts individuels n'ont pris à ce point le pas sur l'intérêt général.

Mais être joyeux est fondamental.

Je suis joyeux parce que je suis un créateur.

Créer signifie transformer une chose en une autre.

Ça n'est pas faire de l'artisanat pour occuper son temps libre : c'est être un explorateur de liberté, un combattant de la beauté. C'est montrer sans relâche que l'art et la création sont désormais les seules et uniques armes pour combattre la fange imbécile qui détruit cette humanité.

Une guerre ça se gagne ou ça se perd mais encore faut-il la faire.

La création doit être instillée partout et tout le temps, dans tous les interstices possibles, à toutes les occasions. Il faut infiltrer le système des politiques, des entrepreneurs, les réseaux sociaux et les rendre obsolètes les uns après les autres.

Que chacun se sente pirate ou hackeur et s'interdise toute forme d'indifférence.

Et même si ça ne marche pas, la moindre des choses est de le tenter.

Matthieu Poitevin (MP)

Architecte fondateur de Caractère Spécial
Président de l'association *Va jouer dehors !*

« C'est pourquoi politique et esthétique sont liées à mes yeux. La culture, ça s'apprend. La beauté du monde, ça s'apprend aussi. S'il existe un devoir politique, c'est de les enseigner, c'est-à-dire d'ouvrir des possibles. »

Barbara Cassin

Sommaire

L'ART DE LA DISPARITION	4
EN ATTENDANT VICKY...	8
LE BANQUET DES LUCIOLES	12
TRIDEMS	16
Tridem 1 : L'architecture c'est du temps et des histoires	16
Tridem 2 : Définancieriser la ville	20
Tridem 3 : L'architecture est création et politique	23
FRAGMENTS D'UNE ARCHITECTURE EUPHORIQUE	24
NOUVELLES PROPOSITIONS EUPHORIQUES	26
INFORMATIONS ÉDITORIALES	27

«Si l'intelligence architecturale naît dans le conflit, la pratique architecturale doit aussi fournir un moyen de résistance»

Paul Virilio



© Claudia Goletto

L'ART DE LA DISPARITION

De tous les arts,
de toutes les
créations, laquelle
peut se targuer
de chercher à
disparaître ?

Viendrait-il à l'esprit d'un peintre de dire qu'il n'a pas besoin de peinture, un sculpteur qu'il n'a que faire de la matière, un cuisinier qu'il peut tout à fait se passer d'aliments ou à un musicien de jeter ses notes à la poubelle ou encore à un écrivain de faire fi des mots ?

Au cœur de toutes ces disciplines, l'objet unique de l'attention est condensé par l'action de créer, incarner par un vocabulaire d'actes et de ressentis précis que l'on exerce et sur lequel se fixe l'attention.

Il y a ainsi un verbe dédié à chacune de ses actions ou des sens sollicités :

lire = texte,
écouter = son,
goûter = cuisiner,
voir = peinture,
toucher = sculpture,
etc.

Une chose correspond à une chose et c'est très bien comme ça.

Les choses sont faites pour un usage, c'est même leur destinée première : une chaise est faite pour s'asseoir, un pinceau pour peindre, un lit pour se coucher, une télé pour s'abrutir, un verre pour boire et la liste pourrait ainsi se poursuivre à l'infini. Chaque chose trouve sa correspondance, c'est simple, c'est logique.

Dans l'esprit de tous l'architecture revient à fabriquer un objet : il faut que cet objet soit vu et qu'il exprime ce pourquoi il est fait. Les logements ressembleront à des logements, les bureaux à des bureaux et tout le reste est à l'avenant. Parfois dans une audace folle, ici ou là, on mettra un escalier zazou, une couleur wahou ou un truc chelou. Les plus crâneurs penseront que les tours, ces impasses verticales seront

leur étendard mais enfin tout cela procède d'un abyssal conformisme alors qu'il y a une urgence vibrante à penser la ville autrement.

Depuis l'antiquité, le théâtre a toujours été un marqueur de son temps et de la modernité, tout en restant étonnant semblable dans sa forme : des humains qui s'adressent à d'autres humains, sur une scène qui figure le monde. Il est le témoin des avancées sociales et techniques. Il dit aussi socialement à qui il s'adresse. Un peu comme le logement d'ailleurs, sa forme de « boîte à accueillir des spectacles » n'a plus bougé depuis plus d'un siècle et ceux qui s'y rendent désormais sont si vieux qu'il est à se demander qui des spectateurs ou des acteurs sont les plus grimés.

L'architecte en charge de la conception d'un théâtre adore se reposer sur ce qui le rassure : la salle forcément obscure, la scène et les cintres où toute la technique ultra complexe sera cachée. S'il a le budget, il pourra éventuellement faire ici ou là des grandes trappes pour planquer un peu comme sous un tapis tout ce qu'il pense ne pas digne d'être vu. Il adore connaître la signification d'une « servante ». Puis il emballera tout ça dans une boîte bien fermée et la plus ostentatoire possible, forme définitive et mortifère puisque rien n'a été omis de la tradition de ces lieux.

Porté par l'association Va jouer dehors, le Festival de la Ville « Extrem'City » s'est tenu au mois d'octobre au J zéro à Marseille, immense double nef style Eiffel de 12.000 m2. Avant qu'elle soit livrée aux appétits féroces des groupements de constructeurs en charge de la rentabiliser, nous avons pu l'habiter pendant 15 jours et la faire vivre pendant près d'une semaine pour un public nombreux, de curieux et de curieuses, professionnels ou non.

Une seule règle confiée par le Port qui mettait le lieu à disposition : « vous êtes les bienvenus mais ne touchez à rien, n'accrochez rien, ne suspendez rien... », comme des enfants à qui on demande d'être sages.

Un enfant n'a pas à être sage, d'ailleurs rien n'est plus emmerdant que d'être sage.

Alors il a bien fallu faire en sorte, dans un élan poétique et fou, de convoquer tous les ingrédients d'un théâtre pour faire vivre le lieu :

Une grande salle pour faire un banquet, celui-ci accueillait 137 lucioles,
Une cuisine,
Une buvette pour les apéros et les technos,
Une librairie,
Une salle d'exposition,
Des loges, du maquillage, des accessoires et des costumes dans une grande boîte noire,
300 places assises, une régie, de la technique, un plateau gigantesque et en arrière scène le coucher de soleil sur l'horizon.

Il y avait tout, absolument tout : la peinture pour peindre, le verre pour boire, les objets pour toucher, le son qui s'entend, la cuisine à goûter, les mots pour les lire, un immense playground habité pour jouer et faire vivre un spectacle.

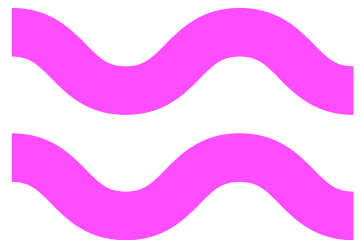
Rien n'était fermé, tout était ensemble, en même temps : acteurs et spectateurs non plus séparés mais formant un tout. Pourtant rien d'ostentatoire ici, rien d'une relation vulgaire et ordinaire de cause à effet direct. Tout était à vue, de manière flagrante. Des points forts et souvent ciblés pour faire disparaître de notre attention tout ce qui était destiné à ne pas être vu.

L'architecture devenait l'art de la prestidigitacion du réel ! La disparition de l'espace en somme. Et dans le même temps : le renouveau de la forme du théâtre.

Et tout d'un coup, le théâtre n'avait plus rien de figé, de fixe et d'inerte : il était vivant comme le spectacle qu'il a accueilli où Vicky la minipelle de Rémi pouvait danser avec des fleurs en faisant voler des acrobates et des acteurs sans que personne ne s'en étonne, au beau milieu d'un festival dédié à l'architecture...

Le J zéro est devenu pendant ces jours éblouis un théâtre comme reflet de la modernité de notre temps, le maître étalon d'une architecture dé-conscrite.

Matthieu Poitevin





© Claudia Goletto

« SOUVENT, LE THÉÂTRE C'EST LA NUIT. SOUVENT, C'EST PROFONDÉMENT BEAU. IL EST DIFFICILE D'EXPLIQUER LA BEAUTÉ PROFONDE DE QUELQUE CHOSE, NOUS AVONS PEUT-ÊTRE TROP PRIS L'HABITUDE DES SURFACES, PLUS FACILES À ARPENTER. IL Y A UNE PROFONDEUR QUI EST TAPIE DANS LA NUIT DU THÉÂTRE. C'EST UNE PROFONDEUR ENTHOUSIASTE ET LÉGÈRE. LA PROFONDEUR DE LA BEAUTÉ NÉCESSAIRE, FACE À L'ÉTERNELLE GRIMACE DE L'HISTOIRE. »

François Tanguy

EN ATTENDANT VICKY...

La scène est ouverte, les objets et éléments de décor composent des univers liés aux personnages et sont disposés sur le « playground » à vue, accessibles avant chaque scène.



© Claudia Goletto



© Claudia Goletto



© Sébastien Normand

On voit ça et là :

- Des fleurs en crépon
- Un Goldorak
- Une cabine de plage
- Deux minipelles
- Un trampoline
- De la rubalise
- Une veste à paillette
- Des confettis
- Des rayures
- Une voiture rouge en carton
- Des casques de chantier blancs
- Une pin-up
- Un fauteuil roulant
- Des kilomètres de vêtements entassés
- Un placard à motifs carreaux
- Un mur de lierre
- Un bureau en formica
- Un tableau noir pour écrire à la craie
- Un trône
- Un flambeau
- Un arrosoir

Retrouvez le "Livret pour un spectacle euphorique" en ligne sur va-jouer-dehors.fr !



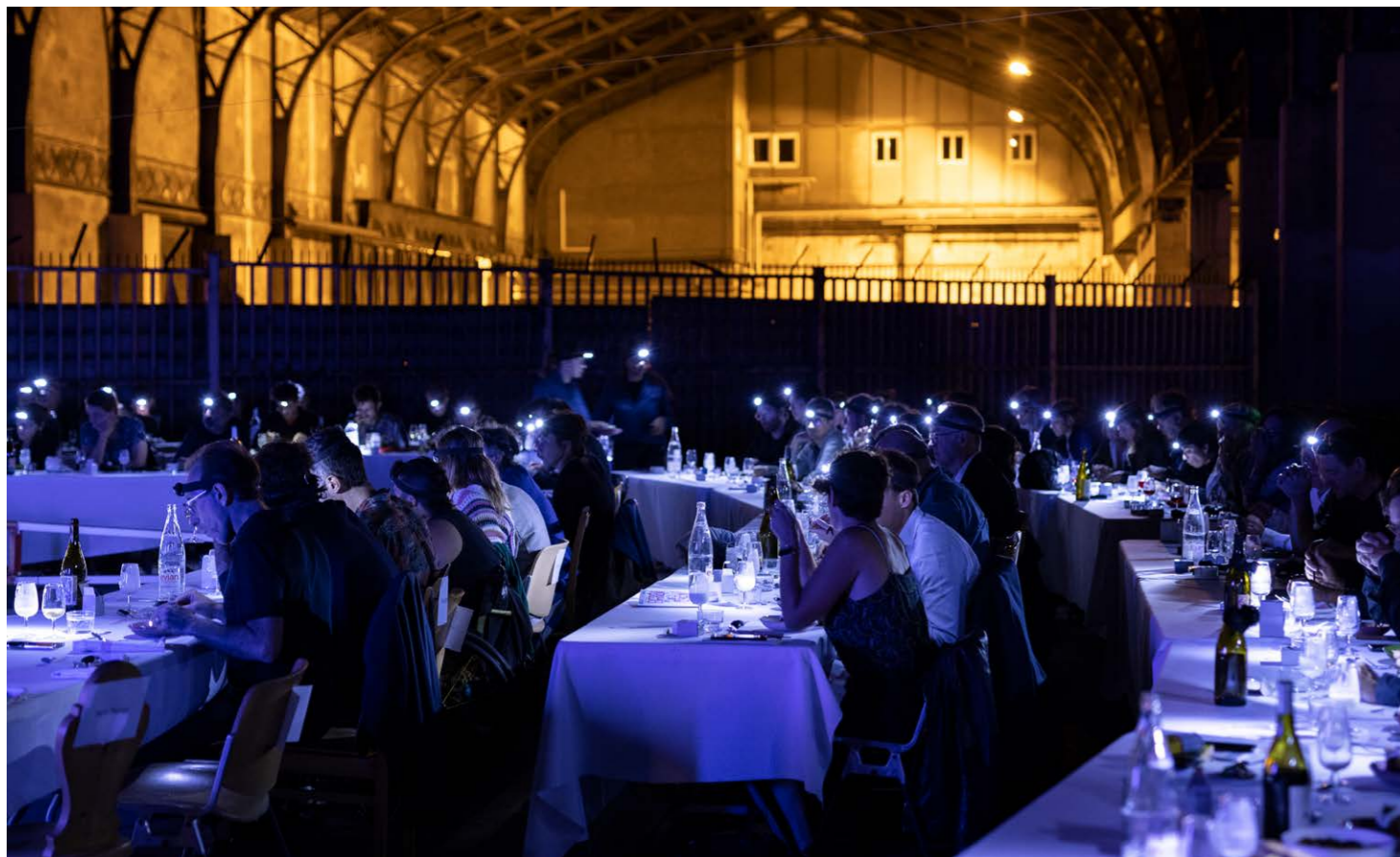
© Claudia Goletto



© Sébastien Normand

LE BANQUET DES LUCIOLES

Un banquet des lucioles, au cours duquel cheminent les histoires vraies de Méditerranée, se déroule comme un moment fort, de convivialité et de partage bien sûr, mais aussi de poésie, de culture, de réflexion, conçu comme une expérience unique à la fois culinaire et artistique.



© Sébastien Normand

En 2023, les villes jumelles de Marseille ont été mises à l'honneur.

Conçu par Matthieu Poitevin, avec la complicité du chef Emmanuel Perrodin, et de l'écrivain François Beaune, le banquet a ainsi brüissé des mots et des saveurs de Beyrouth, Gênes, Glasgow, Haïfa, Hambourg, Le Pirée, Odessa et tant d'autres villes. Elles ont été évoquées d'une manière vibrante et vivante, permettant de faire entendre leurs liens

indéfectibles avec le territoire marseillais. De nombreux toasts ont été portés à ces villes merveilleuses : parce que porter un toast est tout un art dans les pays de l'Est, dont bien des Méditerranéens auraient beaucoup à apprendre. Première règle : les verres à toasts doivent être de faible contenant, afin de pouvoir multiplier les toasts pour que chacun autour de la table ait la parole, sans rouler dessous après les trois premiers. Et bien d'autres choses encore...

UN MENU D'EMMANUEL PERRODIN

Athènes

Spanakopitas
Corne grecque

Beyrouth

Mujaddara, toum
Manouche au zaatar
Ayran

Haïfa

Falafel
Chou, œuf halime, schug et lebneh au citron noir

Gênes

Anchois de Manterosso, mariné
Panissa, basilic

Glasgow

Huître ivre de whisky
Oatcake, boudin noir végétal à la lie de vin

Alger

Bourek, crevettes pomme de terre
Tomate pimentée

Odessa

Betterave au café briochée
Condiment d'un bortsch, crème aigre et concombre

Marseille

Poivrons marseillais juste frits
Anémones de mer et tapenade originelle

A Hambourg malgré tout

Pas de Frantzbrötchen, mais une
fougasse, à la cannelle tout de même

Marrakech

Paroles à manger

Banquet des lucioles

Chronique culinaire de la ville sauvage

Pour Athènes, tout est né d'une discussion avec Syméon Kamsizoglou. Il est cuisinier et grec. Il fut traiteur, τέτιξ, tettix aurait écrit Socrate. Il le sera à nouveau. Il vient de passer quelques années à explorer les richesses de son pays pour les offrir bientôt à Paris. Son histoire était une histoire d'enfance, de souvenir du semainier familial qui régissait les menus. Le banquet des lucioles aurait lieu un mercredi, jour terrible de la semaine, jour des okras, des gombos au mille et une façons, toutes gluantes. Puisque cette capsule est sœur de l'hibiscus, elle cuira avec les dernières tomates et un peu de cette fleur. Une tourte légère aux herbes sauvages, que l'on dit spanakopita, l'accompagne.

Il y eut Maroun Chedid et François-Xavier Trégan pour Beyrouth. Le premier est un des principaux cuisiniers du pays et le second venait de terminer un documentaire sur le Hezbollah. Quand nous avons parlé cuisine de rue, tous deux, dans le même souffle distant, ont évoqué le shawarma. Puisque les Lucioles seraient sans viande, nous avons parlé encore. Maroun dit que le manouche, cette galette au zaatar, était un drapeau culinaire. Cela tombait bien puisque Matthieu Place, avec qui je cuisinais une partie du banquet avait une recette familiale. François-Xavier évoqua le labneh que l'on peut dire aussi lebneh ; il serait au citron noir. C'était la première préparation que j'apprenais en kibboutz, avant même de devenir cuisinier. François-Xavier évoqua aussi ses souvenirs réconfortant de mujaddara. Il serait plein d'oignons et accompagné d'un lait de brebis fermenté à l'eau de mer, ayran.

Les chemins d'Haïfa furent ceux de mes souvenirs de 4 mois de kibboutz à Kfar Masaryk, entre ce grand port et Akko mais aussi ceux de Claire Bastier. Elle est conteuse et traductrice. Elle fut correspondante longtemps pour divers journaux en Israël. Elle y était justement à cette époque. Malgré la tristesse, nous nous réconfortâmes de toum, à l'ail noir comme il ne l'est jamais, de falafels, d'œufs halime, ces œufs durs qui défient les lois du goût en cuisant toute une nuit, et de schug, ce condiment yéménite très pimenté qui rayonne dans tout le Moyen-Orient.

C'est Marc Montarello, qui me fit le premier découvrir les richesses de l'Italie, qui m'accompagna pour Gênes. On s'est amusé ensemble de la fraternité de la panisse marseillaise avec la panissa génoise. Un anchois de Manterosso la recouvrirait avec une pointe de pesto et un praliné d'amande aux pois chiches fermentés.

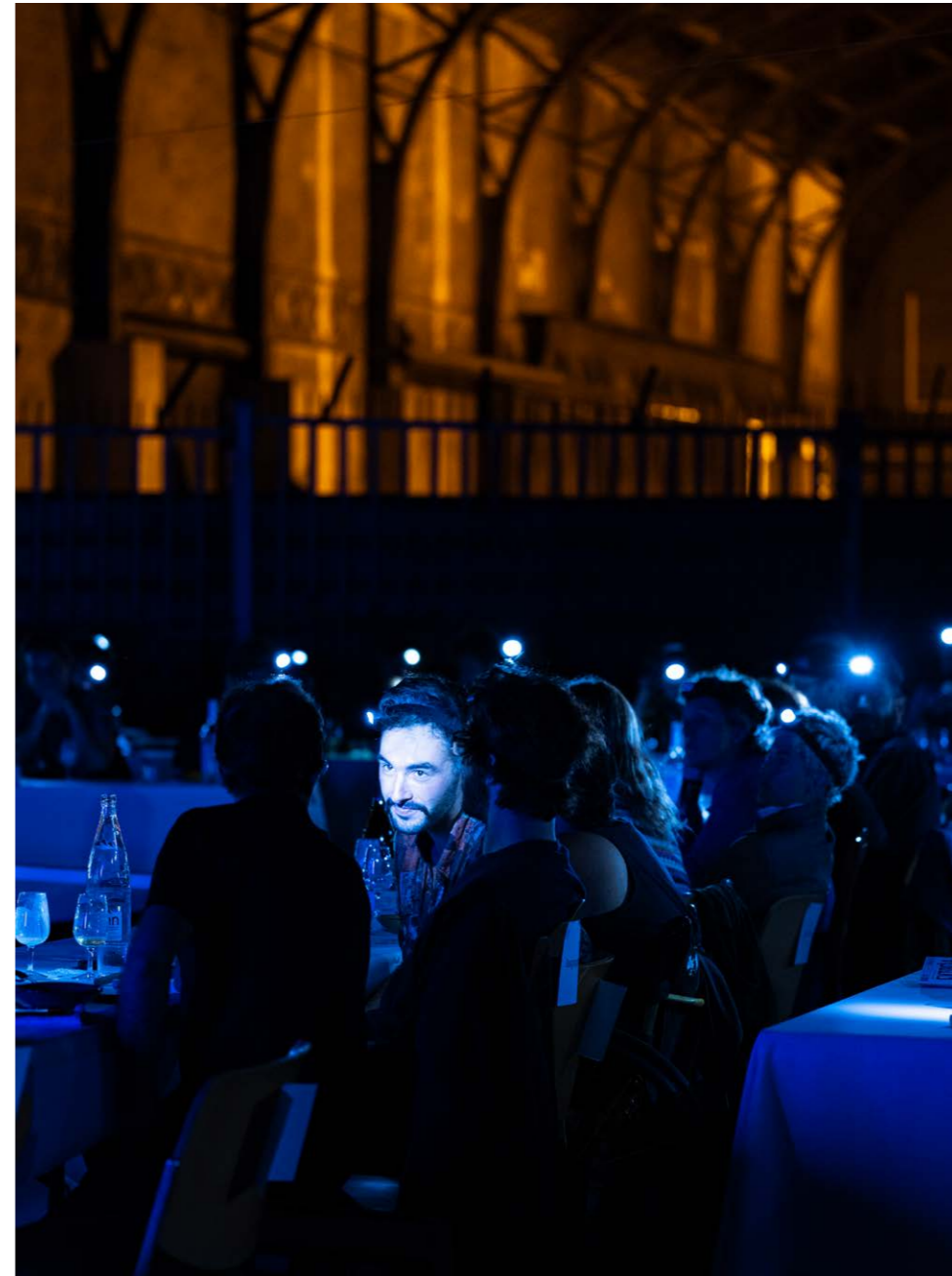
A Glasgow, je sollicitai Irène Lassus qui fut une des pionnières de la bistronomie parisienne et qui vit entre Paris et l'Ecosse, amoureuse de Julian Spalding, qui longtemps dirigea les musées de la ville. Elle me raconta comment les huîtres avaient disparu de la cuisine de rue alors qu'elles furent omniprésentes. Oubliées, elles seraient ivres de whisky avec un oatcake et une tentative de boudin végétal à la lie de vin.

Je discutai d'Alger avec mon barbier. Je voulais initialement préparer une karantika. Il me l'interdit farouchement. Une dizaine de personnes passèrent dans le salon, rue de la Coutellerie. J'aurais dû rester à peine 20 min. J'y ai presque passé la matinée. Tout le monde donna son avis et ce sont les bourek aux crevettes qui emportèrent l'adhésion. Elles seraient à la tomate pimentée.

Pour Odessa, je trichai un peu. Mon grand-père est né en Galicie orientale à l'époque où elle était polonaise. La guerre la fit ukrainienne. Mes cousins vivent aujourd'hui à Odessa. Je ne les ai pas appelés, je me suis juste attablé avec mes souvenirs. Ma grand-mère, biélorusse, à qui mon grand-père apprit la cuisine, mitonnait un bortsch sans pareil. Mon enfance avait un furieux goût de betterave et de crème aigre. J'emprisonnerais la racine dans une brioche et je relèverais de café le bortsch.

Avec Marseille, je voulais proposer ce qui ne se voit pas forcément mais marque intensément les goûts de la ville. Le petit poivron marseillais. On passe la fin de l'été presque sans le voir alors qu'il pourrait à lui seul résumer le goût de la ville. Un peu amer et pourtant réconfortant grillé à la poêle, vif, végétal et pourtant très animal. Le banquet accueillit l'ultime récolte de Jérôme Laplane. Un dernier trésor l'accompagnerait. Des orties, des anémones de mer, à peine saisies en tempura. Elles te brûlent si tu les saisis sans précaution. Elles t'emportent de leur iode subtil si tu leur prêtes attention. Sauvages donc !

Emmanuel Perrodin



© Claudia Goletto

TRIDEMS

En 2022, les « Tandems » ont rassemblé lors du Festival de la Ville Sauvage des invités du monde entier autour d'une série d'échanges et de débats aussi improbables et contrastés que possible.

En 2023, le Festival de la Ville - Extrem'City va plus loin et propose les « Tridems » dont les thématiques sont directement issues des chantiers euphoriques animés tout au long de l'année avec des citoyennes et citoyens autour de la ville à venir.

Animés par :
Matthieu Poitevin, architecte et artiste,
président de *Va jouer dehors !*
Stéphane Menu, journaliste

Ils sont placés sous l'égide de l'apostrophe de Jean Vilar à Malraux en 1971 :
« Êtes-vous prêts à exposer publiquement la difficulté extrême (l'impossibilité) de concilier durablement liberté de création et pouvoir politique, sous quelque régime que ce soit ? »

et se déploient autour de trois questions essentielles :
→ Définanciariser la ville
→ L'architecture est création et politique
→ L'architecture c'est du temps et des histoires

Ci-après quelques extraits et verbatims !

Tridem 1 : L'architecture

c'est du temps et des histoires



François Beaune
Écrivain, *Histoires vraies de Méditerranée* (FR)



Stéphanie Morio
Architecte co-fondatrice de Bond Society (FR)



Aghis Pangalos
Architecte co-fondateur de Pangalos Feldmann Architectes (FR)



Julien Tauvel
« Futurologue » designer, co-fondateur du studio Imprudence (FR)

Matthieu Poitevin :

La ville, par définition, n'arrête pas d'être en transition et de se modifier sans arrêt. Et une fois qu'une ville existe, on a tous des histoires dedans évidemment et François Beaune nous en parlera mieux que tout le monde. **La ville est pleine d'histoires** : c'est l'endroit dans lequel on s'aime, dans lequel on se déteste, dans lequel on se bat, dans lequel on se réconcilie, dans lesquels on transforme des choses. Le lieu où on vit, c'est aussi là où on peut loger nos rêves aussi, parce que c'est compliqué de rêver dehors. Dans la ville, qui s'appelle partout ailleurs la cité, on s'aperçoit de manière presque sauvage ou végétale, que dès qu'on rase les bâtiments, on rase les histoires, comme si on éradiquait le passé. Or il faut du temps pour que la ville puisse exister, un peu comme un arbre qui prend racine, et c'est de ça dont j'aimerais que nos invités puissent parler.

Parce que la ville ne concerne évidemment pas que les architectes : on a ici des maîtres d'ouvrage, des étudiants, des écrivains, un futurologue etc.

Stéphane Menu :

François Beaune, tu es écrivain et connu notamment pour le projet *Histoires vraies de Méditerranée*, ça implique d'aller voir les gens, un peu partout, et que cela t'inspire une forme d'imaginaire. Tu as besoin de percuter la réalité des gens pour que ça crée chez toi ce désir d'écrire. Tu es tout sauf le voyageur immobile. Je crois que c'est Giono qui disait ça.

« La ville est pleine d'histoires. »

Matthieu Poitevin

« Nous les architectes on fabrique des lieux d'expérience, c'est ça notre force et ça nous pousse à avoir un récit. »

Aghis Pangalos

François Beaune :

Oui, et non, en fait, je suis assez immobile, mais quand je vais à un endroit, je m'y cale et j'essaie de rencontrer les gens. Moi ce qui m'intéresse le plus c'est de passer du temps à un endroit et de tenter de donner la parole aux gens. Et donc, oui, moi j'ai besoin de partir du réel pour essayer de raconter ce qui me « met en curiosité » et d'essayer de raconter des histoires de gens qui ne sont pas mes histoires, mais les leurs. Je mets à leur place, par exemple mon dernier roman s'appelle *Calamity Gwen* et raconte l'histoire d'une femme née à Istres, qui passe sa jeunesse à Marseille et monte à la « grande ville » pour devenir comédienne. Je l'ai rencontrée, c'est une personne réelle, un peu comme un modèle vivant pour un peintre. Et c'est le cas à chaque livre pour moi : tenter d'aller au bout de ce que le personnage peut donner comme point de vue unique vis-à-vis du monde.

Stéphane Menu :

Tu resitues régulièrement quand même ces personnages dans les formes urbaines, en quelque sorte dans le cadre dans lequel ils vivent, non ?

François Beaune :

Oui, par exemple, la dernière histoire que j'ai collectée, elle est liée à Alexandrie*, mais elle est aussi universelle. En fait, **c'est toujours dans le très local qu'on arrive à l'universel, et c'est en s'ancrant à un endroit, en tentant de donner la parole aux gens qu'on arrive à comprendre.**

Stéphane Menu :

Et donc Aghis, qu'est ce qui se passe dans une ville quand on ne tient pas compte du temps ?

Aghis Pangalos :

Il y a le temps naturellement historique qui est important, mais il y a aussi le temps présent et le temps pour nous, architectes, de l'expérience et le temps que les choses prennent pour se faire. Il y a beaucoup de villes qui respectent le « temps historique » parce que c'est finalement plus de facile préserver la pierre ou les bâtiments, mais on a beaucoup moins l'habitude d'avoir des villes qui permettent de réfléchir sur le temps, c'est-à-dire le temps de l'action, le temps de la vie, le temps que les choses se passent. Or **nous les architectes on fabrique des lieux d'expérience, c'est ça notre force et ça nous pousse à avoir un récit.** La prise en compte du temps du projet, sa modification, sa contrainte, sa confrontation éventuelle avec le temps historique provoque le récit immanquablement.

Matthieu Poitevin :

Parmi les notions que j'ai essayé de développer, il y a celle du temps en architecture, à plusieurs échelles. Il y avait autrefois un temps incompressible de création qui existe de moins en moins car la ville est devenue un produit financier. Et on pourra parler tout à l'heure de la question de savoir **comment on peut se projeter dans une ville sans auteurs, sachant que la ville fait partie des derniers endroits où on résiste encore pour que l'architecture reste un domaine de création**, c'est-à-dire un domaine d'auteur au sens étymologique du terme. Ça veut dire aussi faire de la ville afin que chacun d'entre vous qui vivez ces bâtiments puisse raconter des histoires, des endroits dans lesquels la vie puisse se poser et prendre racine dans le temps.

Le temps de la narration du récit n'existe pas quand les bâtiments n'ont même pas le temps de vieillir, en particulier ceux de la promotion immobilière dans les nouveaux quartiers. J'aimerais que Julien puisse nous raconter comment dans une ville où le temps est totalement comprimé, comment se projeter dans un futur pour rendre les mots désirables ?

Histoire d'Alexandrie*

En écho au banquet des Lucioles qui a bruisé des histoires vraies de Méditerranée recueillies par François Beaune, ce témoignage recueilli à Beyrouth :

C'est l'histoire de Manel, sa mère est infirmière depuis très jeune et aujourd'hui elle a plus de 50 ans. Elle s'est inscrite sur des listes pour aider les habitants de Gaza, mais comme elle est un peu âgée, elle est sur liste d'attente pour y entrer et aller dans les hôpitaux aider ceux qui sont en train d'être bombardés. Or, elle travaillait dans un hôpital du centre du Caire et tous les jours elle passait dans la même rue et voyait le même homme, prostré en train de pleurer, assis sur une pierre et personne ne faisait attention à lui. Alors, un jour elle va le voir et lui dit « mais qu'est-ce qui vous arrive ? », et il répond « je ne sais pas pourquoi je suis là, je ne sais pas comment je m'appelle ». Il avait la jambe cassée, il saignait, alors elle a rassemblé deux ou trois hommes dans la rue et elle a dit « aidez-moi, on va le porter et on va l'amener en taxi à l'hôpital ». Elle l'a amené à l'hôpital public, il avait perdu la mémoire et ne savait plus qui il était. Alors elle a fait une photo de lui et en a fait des posters qu'elle a placardés dans la rue où elle l'avait trouvé et dans les rues adjacentes. L'hôpital public l'a soigné, puis au bout d'un moment il a été obligé de sortir. La mère de Manel a demandé à toutes les organisations caritatives où il pourrait aller et finalement elle a interrogé sa famille et ses parents, parce qu'elle savait qu'il y avait une chambre de libre chez eux. Finalement, il a passé quelques temps chez eux et à un moment donné une personne a appelé car elle avait reconnu l'homme sur la photo. C'est comme ça qu'elle lui a redonné son nom, sa dignité et sa condition d'homme. Et Manel conclut en disant : elle a sauvé cet homme, mais ma mère je ne la vois jamais, elle est tout le temps à son travail ou en train d'aider les autres !

Julien Tauvel :

C'est une super question parce que la ville de 2050 est à 80% déjà construite, donc comment va-t-on faire demain ? Il y a certes des choses qui vont radicalement changer : par exemple, en 2050, on estime qu'il y aura des centaines de milliers de migrants climatiques à l'intérieur d'un même pays. C'est à dire qu'on va avoir des flux et des zones qui vont bouger de ville à ville, donc des histoires et des cultures qui vont commencer à se fondre dans des patrimoines existants. Il y aura aussi 10 jours de température létale par an, à partir de 2035, donc ça veut dire par exemple que la nuit deviendra un territoire parce qu'il fera trop chaud le jour. Il va donc falloir s'adapter. Comment se réapproprier la ville ? Est-ce qu'on doit la saboter ? A mon avis, la seule chose qu'on est capable de faire, c'est **d'y mettre nos histoires afin de se ré-émerveiller et de se réapproprier un espace qui est le nôtre.**

Aujourd'hui, l'imaginaire de la ville est un peu abimé : soit on nous balance une ville connectée, soit on nous balance une ville soi-disant avec des murs végétaux mais qui est un faux vivant. En fait, on a aussi besoin, je pense, de recréer des imaginaires de la ville dans lequel nous on a envie de se projeter pour agir, parce que le futur il n'est pas déjà écrit, ce n'est pas une prophétie autorisatrice donc il faut absolument qu'on parvienne à créer ces imaginaires et que nous, architectes, designers, urbanistes, artistes etc. on s'en empare, on les livre, on les fasse vivre.

Et les scénarios les plus désirables sont au fond des scénarios où la ville ré-appartient à ses citoyens, donc comment faire pour recréer des communs urbains ?

Comment faire pour fonctionner quartier par quartier, immeuble par immeuble, étage à étage ? Oui, il y a des imaginaires, maintenant il faut les infléchir dès aujourd'hui et se battre pour les faire advenir.

Stéphane Menu :

Et toi, Stéphanie comment penses-tu qu'il soit possible de créer cette identité de ville, en intégrant ce que vient



© Sébastien Normand

« Il faut donc qu'on trouve des espaces de liberté pour permettre que la vie advienne dans ce qu'on a écrit. »

Matthieu Poitevin

d'évoquer Julien ?

Stéphanie Morio :

C'est pour répondre à toutes ces questions qu'on a créé l'agence et un labo de recherche qui nous oblige à prendre le temps du recul et de l'observation. On se pose beaucoup la question du « vivre-ensemble ». Et on est d'accord : loger et habiter, ce n'est pas la même chose. On est parti beaucoup en observation des nouvelles formes d'habitats, en allant aussi à la rencontre des habitants qui nous ont confié leurs récits. Et c'est là où on trouve vraiment l'essence de notre métier.

Matthieu Poitevin :

Il y a une chose intéressante qui a été évoquée par tout le monde en filigrane, c'est que tout est en train de changer à une vitesse hallucinante, dans la violence des rapports sociaux, du climat, dans une violence extrême. La thématique « Extrem'City » qui est celle du festival, on est en plein dedans et il y a une forme de contradiction entre le temps nécessaire au projet et son temps de conception, avec des décalages parfois de 7 ou 8 ans, dans une époque où tout s'accélère. La question que j'ai envie de vous poser c'est, comment est-ce qu'on pourrait imaginer deux sujets, le premier c'est la déconstruction, le second c'est comment faire des projets qui puissent évoluer le plus possible pour être en adéquation avec un temps qui ne peut, lui, par définition, ne pas être figé ?

Pour aller plus loin : Podcast

« Tridem 1 : L'architecture c'est du temps et des histoires »
À retrouver sur va-jouer-dehors.fr
Podcast coproduit par Va Jouer Dehors ! et Radio Grenouille



© Sébastien Normand

Julien Tauvel :

Je me suis toujours posé la question, n'étant pas architecte : une architecture, un bâtiment qui est conçu dans un espace euclidien droit, c'est normalement quelque chose qui est censé évoluer, vivre en permanence, s'adapter au fond, c'est un organisme vivant. Et effectivement quand tu l'as en tête et qu'il sort 10 ans après, comment tu fais ? Est-ce qu'une modularité extrême ça veut dire une absence de plan, quasiment une composition de modules par les habitants, au fur et à mesure si on en est capable ?

Comment on construit à l'épreuve du temps ? On parle souvent d'intemporel à l'architecte, mais ça veut dire quoi « rester dans le temps » ? Il faudrait plutôt que ça reste dans l'usage, que ça puisse être préparé à ce qui vient, donc **comment on prépare une architecture de l'incertain ?**

Avec tout ce qui est lié d'une manière ou d'une autre aux déchets, aux vivants, aux bactéries, quelque chose qui disparaît, réapparaît. C'est ultra intéressant, et **il me semble qu'on doit être capable de « hacker la ville », de faire de l'architecture quasiment parasite à l'intérieur d'une ville qui n'admet que le détournement des usages.** Pour moi un futur désirable, c'est quasiment une architecture du sabotage, du parasite et du hack puisque la ville ne permet plus d'avoir des espaces où on est capable de construire nos propres histoires et de les vivre ensemble.

François Beaune :

C'est en faisant pression sur le politique qu'on pourra arriver à quelque chose. Je pense que la littérature ou la futurologie permettent de remettre de la réalité dans une information qui est déformée par l'urgence journalistique. Le journaliste doit répondre aux événements, nous on travaille le temps long et il faut qu'on se mette d'accord sur quel réel on a, et comment on s'organise à partir d'un socle commun de réalité.

« Comment faire pour recréer des communs urbains ? »

Julien Tauvel

Matthieu Poitevin :

C'est bien la limite, je ne crois plus trop au pouvoir politique ; les élus sont pris dans une urgence incroyable ou alors ils sont dans une action de la « rustine », quand un truc lâche ils mettent une rustine et ils n'ont plus de temps de réflexion disponible pour pouvoir poser quelque chose de possible et de collectif.

En revanche, j'ai un contre-exemple, c'est Athènes. J'y suis allé il y a quelques années, au moment où Athènes était en train d'être totalement rachetée par des fonds d'investissement. Des quartiers entiers étaient squattés par des réfugiés et par des étudiants, c'était violent évidemment, mais il y avait aussi une sorte de solidarité et d'entraide entre les gens. Tout à coup, alors que tous les politiques avaient démissionné, il y avait une forme d'autonomie incroyable des gens et l'une des plus belles leçons de vie qui soit sur la préservation de l'intérêt général. Et dans ce quartier-là, les gens avaient détourné les lignes électriques pour faire fonctionner un théâtre tous les soirs, une forme d'instinct de survie et d'intelligence d'humanité. Logique pour une ville qui est le berceau de la démocratie et qui a réussi à inventer un système ultra « politique » au sens étymologie du terme, c'est une leçon incroyable !

François Beaune :

Là, je reviens de deux semaines au Liban, il n'y a pas d'Etat, pas de système de santé, d'éducation, il n'y a pas de sécurité sociale ; les gens dépendent des chefs de clan. La République athénienne s'est justement créée contre les grandes familles afin de faire naître une égalité entre citoyens. Si on renonce à ça, on renonce à penser le monde avec cet outil incroyable qu'ont inventé les Grecs.

Aghis Pangalos :

D'un côté il y a le temps de la ville ou de l'objet architectural, de l'autre il y a le temps de l'architecte qui est celui du récit. Le temps de l'architecte c'est aussi un outil très technique, presque une ingénierie – c'est un peu comme pour les écrivains quand ils écrivent des histoires, une forme de dramaturgie et je pense que c'est notre force. Contrairement à un ingénieur qui va prendre un problème très complexe, qui va le décortiquer, puis le résoudre, **l'architecte résout le problème toujours dans une complexité, là-dessus, le récit est très important parce que les architectes sont sans doute les seuls capables de le raconter.**

Les architectes défendent leur rôle artistique, celui qui leur permet d'imposer une vision, mais en réalité, notre force, ce que personne d'autre ne peut faire comme nous, c'est d'inventer nous-mêmes une histoire pour pouvoir la porter auprès des personnes qui sont concernées et de pouvoir fédérer autour de ça.

François Beaune :

Et c'est là, peut-être, que la littérature et l'architecture pourraient se retrouver et travailler ensemble.

Matthieu Poitevin :

Quand tu écris quelque chose, ça devient intemporel, personne ne va le changer, alors que nous quand on écrit un bâtiment c'est comme un récit qui peut être démolé pour plein de raisons, économiques, stratégiques etc. **Il faut donc qu'on trouve des espaces de liberté pour permettre que la vie advienne dans ce qu'on a écrit.**

Tridem 2 : Définancieriser la ville



**Aline Rodrigues Lefort,
Rafael Santamaria,**
Architectes du collectif
Atelier Provisoire (FR)



Stefan Kaegi
Metteur en scène,
Réalisateur, Rimini
Protokoll (DE)



Clara Santamaria
Économiste urbaine,
Sciences Po (ES-FR)



Mathieu Simonet
Ancien avocat, poète, porteur
de la démarche de classement
des nuages au patrimoine
mondial de l'UNESCO (FR)

Mathieu Poitevin :

La clé de tous nos problèmes vient du fait que la ville est devenue un produit et qu'il n'y a plus rien de gratuit. L'espace public n'existe pratiquement plus, n'importe quel territoire aujourd'hui a une valeur marchande. La première question que je voudrais poser à nos invité-e-s c'est : est-ce que la ville doit être gratuite ? Est-ce qu'elle peut l'être ?

Clara Santamaria :

Bonjour, c'est une question fondamentale qui fait référence aux recherches que je conduis : je suis en effet économiste, spécialiste de la ville et du logement. Une des premières problématiques qui est soulevée, c'est de savoir pourquoi les maisons sont si chères, quelle est la valeur financière qu'on donne aux habitations et aux logements ? Une chose intéressante qu'on peut noter, c'est que la valeur d'un logement n'est pas liée à une question structurelle ou architecturale, mais dépend de l'emplacement où se situe le bien, donc finalement ce qu'on achète c'est moins un logement qu'un endroit où on a envie de se projeter et qui donne accès à un certain nombre de services ou de connexions.

Or, on devrait plutôt raisonner à partir de la question sociale et c'est une question qui relève de la sphère publique évidemment, mais aussi de notre capacité à interagir d'un point de vue sociétal avec les personnes qui nous entourent. Et ce qui est intéressant, c'est que cette valeur du logement devrait être une valeur partagée : elle devrait être une valeur d'intérêt général parce que c'est une valeur sociale, c'est une valeur de société. Or on assiste à une privatisation de cette valeur fondamentale.

Je ne sais pas si la ville doit être gratuite, en revanche je suis convaincu que ces valeurs fondamentales-là ne doivent pas être marchandes (telles que le droit à une éducation, à la culture etc.). Aussi, je pense qu'il faut absolument militer pour des politiques publiques qui permettent de se réapproprier cette valeur sociale du logement parce qu'elle est fondamentale, et qu'elle doit être partagée. Elle est éminemment d'intérêt général et elle ne doit pas être privatisée.

Il me paraîtrait par exemple intéressant d'instaurer une taxe forte sur l'augmentation des prix du foncier, donc sur les plus-values réalisées par les propriétaires des terrains. Ainsi, une des premières choses évidemment à faire pour définancieriser la ville, c'est de proposer une régulation beaucoup plus stricte du marché de l'immobilier, parce que définancieriser la ville repose sur une définancierisation des relations qui permettent de construire les logements, et par-là même d'œuvrer pour l'intérêt général.

Stéphane Menu :

Dans un autre registre, il existe des instruments de régularisation pour essayer de cadrer les loyers, pour essayer de faire tomber la température immobilière. Vous de votre côté par exemple, Aline Rodrigues et Rafael Santamaria, comment vous essayez effectivement de lutter à votre échelle, en tant qu'architectes, contre cette financiarisation de l'immobilier ?

Aline Rodrigues Lefort :

De notre côté, on essaie d'inscrire notre travail dans le contexte d'une autre économie, celui de l'économie sociale et solidaire et c'est pour cela que nous avons aussi adopté la forme coopérative pour notre structure, alors, oui j'ai envie de répondre que la ville doit être gratuite, à la fois dans nos rêves et dans nos inspirations. En revanche, en pratique, on vit dans une économie de marché donc c'est impossible de la rendre totalement gratuite, en revanche on peut probablement la rendre plus raisonnable.

Clara Santamaria :

Je ne suis pas certaine que le fait que toutes les structures soient en coopérative puissent rendre la ville entièrement gratuite, mais c'est évidemment une pensée très séduisante. En revanche, **il y a une donnée qu'on ne peut pas oublier, c'est qu'on dispose de ressources limitées et qu'on a, au contraire, des désirs illimités**, et que donc ça, ça crée un conflit d'ordre économique qu'on ne peut pas négliger. La notion de marché rapportée à la question de la ville provoque une régulation par les prix, ce qui est un vrai sujet, mais le mécanisme du marché permet en tout cas d'avoir cette mise en relation entre des ressources limitées et des désirs qui eux, ne sont pas du tout limités.

Mathieu Poitevin :

Pour ma part, je vis dans une maison clôturée avec deux chiens costauds de 48 et 40 kilos ; dès que quelqu'un passe de l'autre côté du mur, mes chiens font leur travail de chiens, c'est-à-dire qu'ils aboient très fort et crient comme des fous, alors que dès que la personne franchit le mur, ils n'aboient plus du tout. J'ai raconté cette histoire dans un livre en forme de brique intitulé *Fragments d'une architecture euphorique* (voir p.28) : il y a peu de temps j'ai amené mes chiens à la montagne et je me disais qu'ils allaient aboyer sur tout ce qui bouge, qu'ils allaient s'égarer pour courir les chèvres, les lapins etc. J'ai donc fait attention à prendre une maison avec un pré devant qui leur permettait de voir au loin. Des gens passaient, des vélos, des chevreuils etc. et mes chiens n'ont pas aboyé une seule fois : je suis convaincu que la propriété rend idiot, mes chiens sont devenus intelligents le jour où ils n'avaient plus de limite. La limite de la ville, c'est le franchissement de la porte avec digicode et je me dis que finalement, **si on n'était pas propriétaire, mais simplement dépositaire d'un lieu de passage, on serait beaucoup plus respectueux des autres.**

Justement, Mathieu puisque c'est ton sujet, à la fois en tant qu'avocat mais aussi comme poète, tu penses qu'on peut être propriétaire des nuages ?

« Il y a une donnée qu'on ne peut pas oublier, c'est qu'on dispose de ressources limitées et qu'on a, au contraire, des désirs illimités. »

Clara Santamaria



© Claudia Goletto

Mathieu Simonet :

Effectivement, moi j'ai longtemps été avocat et je suis aussi écrivain ; je dis souvent que je suis dans la maîtrise en tant qu'avocat et dans l'abandon en tant qu'écrivain, et je mène toujours des projets à la frontière entre la maîtrise et l'abandon. J'ai commencé à m'intéresser aux nuages et à me poser la question de savoir à qui appartiennent les nuages. Il y a des histoires rocambolesques à ce sujet, comme l'Iran qui a accusé l'Europe en 2011 de lui avoir volé des nuages, mais la question des nuages et leur manipulation soulève plusieurs types de problèmes, géopolitiques, sanitaires et écologiques bien sûr.

Quand je me suis demandé si on pouvait proposer que les nuages entrent au patrimoine mondial, l'UNESCO m'a répondu très sérieusement que les nuages ne pouvaient pas être protégés parce qu'ils étaient libres, qu'il y en avait partout et qu'ils volent. J'ai trouvé très beau qu'une réponse juridique soit aussi politique ! C'est un sujet fondamental de donner une voix aux nuages car aujourd'hui chaque pays peut faire ce qu'il veut des nuages qui survolent son territoire, or il me semble indispensable d'affirmer que les nuages sont un bien commun qui appartient à tout le monde. A travers une loi symbolique ou une mesure protégeant les nuages, on pourrait avoir un impact mondial si des villes commencent à l'appliquer et, à ce sujet, il me semble qu'il est fondamental de voir le ciel dans un logement en ville. D'ailleurs si on manipule les nuages pour lutter contre le réchauffement climatique, un des effets secondaires c'est la disparition de la couleur bleue dans le ciel. Or **je pense que quand on est dans une ville, la question de la couleur du ciel est fondamentale, c'est un élément de bien commun.**

Tout à l'heure on parlait d'urgence politique, **il me semble qu'il faut surtout aujourd'hui penser à d'autres façons de faire de la politique avec de la poésie, mais de manière extrêmement sérieuse et en étant ensemble et pas séparés les uns des autres.**

Stéphane Menu :

Stefan Kaegi, tu es metteur en scène et réalisateur, membre fondateur de Rimini Protokoll : est-ce que tu commences à comprendre pourquoi tu as été invité à ce débat ?

Stefan Kaegi (souriant) :

Oui, j'ai une petite impression parce que, certes je ne suis pas du tout architecte, mais je travaille pour un collectif coopératif basé à Berlin qui a beaucoup travaillé autour de la question de la ville. C'est un sujet qui nous intéresse parce que justement les murs sont construits par les architectes, mais ce sont les gens – ou même les animaux – qui font la ville et si les murs séparent, on a la conviction qu'il faut que l'espace commun avance, un peu comme les nuages. Et le théâtre devient une forme d'événement pour créer précisément cet espace partagé.

On a par exemple fait un projet qui s'appelle *100% Marseille*, en se demandant ce qui se passerait si on rassemblait sur un plateau 100 personnes qui représentent exactement la démographie de la ville d'il y a 5 ans, un groupe composé ainsi de :

→ 80% qui étaient nés en France mais 20% qui ne l'étaient pas

→ 14 personnes de moins de 10 ans

→ 53 femmes

→ 20% issu-e-s des quartiers Sud

→ 5% de personnes nées en Afrique subsaharienne etc.

À partir de ces données, j'ai démarré une réaction en chaîne et chaque nouvelle personne a choisi la suivante, et à la fin on a 100 personnes sur plateau et on peut commencer à poser des questions et on a des réponses pas seulement avec les chiffres mais aussi avec les visages des gens, des questions du type « est-ce que la violence est un moyen acceptable pour atteindre des objectifs politiques ? ». On voit dans le processus des groupes qui se rapprochent et qui créent des « voisinages », cela produit une forme immatérielle qu'on joue aussi dans des espaces publics, comme des tribunaux, des mairies ou même dans la rue. **On crée des rituels qui deviennent non pas des architectures mais des liens éphémères qui fabriquent du commun, qui se construisent et se déconstruisent.** Et c'est sans doute une forme de réponse à la financiarisation de la ville que de provoquer ces rencontres « sociales ».

Cela permet aussi d'ouvrir les murs des théâtres, parce que les murs dans un lieu culturel, au sens propre comme au sens figuré, séparent et excluent souvent les publics. Ça permet d'inviter à l'intérieur des gens qui ne sont pas du tout des comédiens mais qui sont là parce qu'ils représentent leur quartier.

« On crée des rituels qui deviennent non pas des architectures mais des liens éphémères qui fabriquent du commun, qui se construisent et se déconstruisent. »

Stefan Kaegi

Pour aller plus loin : Podcast

« Tridem 2 : Définancieriser la ville »
À retrouver sur va-jouer-dehors.fr
Podcast coproduit par Va Jouer Dehors !
et Radio Grenouille

Stéphane Menu :

Quand on parle des villes, c'est le prix du foncier qui est inatteignable. Est-ce qu'il est possible de régler la question du sol différemment, par exemple une mairie qui préempte les sols et qui les laisse à une coopérative d'habitants avec des baux emphytéotiques ?

Matthieu Poitevin :

Quand j'entends Stefan Kaegi parler, il évoque la ville sous la forme d'un imaginaire qui est commun à tout le monde, un peu comme Mathieu Simonet avec les nuages. Or, il me semble que quand on entend les architectes parler tout seuls, ils n'intéressent personne ! C'est pour ça qu'on doit s'associer à des personnes qui nous parlent de rêves et d'imaginaire, c'est fondamental. **Parce que la ville doit être d'abord et avant tout un endroit de rêve et d'imaginaire.** Et la ville aujourd'hui n'expérimente plus rien et si on ne réussit pas à imaginer des choses magnifiques pour la ville de demain, la ville va disparaître purement et simplement, en tout cas dans sa forme novatrice et dans sa forme d'expérimentation.

Un petit rappel historique : la première ville c'est Ur en Mésopotamie, c'est une ville qui a été pensée de la manière la plus égalitaire possible où tous les habitants étaient logés dans des bâtiments conçus comme des palais ; à l'inverse, dès qu'on exclue les gens de la conception et la fabrication de la ville, on perd l'essentiel. **Il faut parvenir à rassembler toutes les énergies créatrices, qu'elles soient politiques, artistiques, économiques etc. et l'architecte doit être le liant de toute cette mise en commun.** Il me semble essentiel qu'on puisse travailler sur l'économie de la ville de manière à créer des espaces d'expérimentation et de liberté, c'est pour ça qu'il faut instaurer le permis d'inventer parce que si on n'invente plus rien, la ville va disparaître.



© Claudia Goletto

Tridem 3 : L'architecture est création et politique



© Jean-Marie Heidinguer

Franck Boutté
Architecte, urbaniste,
fondateur de Franck Boutté
Consultants (FR)

[Extrait]

Matthieu Poitevin :

On se trompe de façon de faire de l'architecture dans ce dans ce pays aujourd'hui, en considérant encore que **l'architecture est trop souvent vue comme une figure de style avec des formes, avec des gestes, avec des situations esthétiques, alors que c'est d'abord et avant tout un positionnement politique.**

Franck Boutté :

Un petit bouquin daté de 2009 qui s'appelle *L'architecture inefficente* mentionne que l'architecture est par définition inscrite dans la permanence, or la permanence est dans une forme de non efficacité et le politique, lui, est inscrit dans une dans une logique éphémère d'un temps très court et qui va chercher finalement l'efficacité maximale. Ainsi, il y a dans ce dilemme là une tension permanente qui conduit l'auteur à revendiquer une forme de volonté d'architecture inefficente.

Or ça a été dit plus tôt : le faible taux de renouvellement de la ville implique que 80% des bâtiments de 2050 existent déjà aujourd'hui. Et si on les projette en 2050, on voit que finalement aucun n'est adapté à 2050 donc il y a vraiment cette question d'adaptation et en fait il y a aussi une vraie contradiction entre la suroptimisation d'aujourd'hui qui ne permettra absolument pas l'adaptabilité demain. Il faut donc absolument travailler sur la ville comme matière vivante.

Pour aller plus loin : Podcast

« Tridem 3 : L'architecture est création et politique »
À retrouver sur va-jouer-dehors.fr
Podcast coproduit par Va Jouer Dehors !
et Radio Grenouille



© Claudia Goletto

Matthieu Poitevin :

C'est fondamental et ça veut dire qu'il faut avoir du courage, en particulier un courage politique parce qu'on est incapable de savoir de quoi demain sera fait. **Et il n'y a pas d'architecture valable sans prise de position courageuse de l'ensemble des parties prenantes, dans l'interaction entre le politique, la maîtrise d'ouvrage et l'architecte.**

Dans la continuité il me paraît important de travailler la question des marges, et Marseille de toute façon c'est la marge, aux antipodes de la ville centralisée et je suis convaincu que des villes comme Marseille peuvent exprimer autre chose et nous amener à considérer que **l'appartenance à un territoire est une chose importante pour produire une architecture, un urbanisme et une politique de qualité.**

Franck Boutté :

Le problème c'est qu'on fait perdurer les actions humaines créées sur les territoires qui sont des discontinuités, c'est comme ça, nous sommes des producteurs de discontinuité, c'est-à-dire qu'on crée des frontières, on crée des cadastres, on crée des parcelles. La plus forte des propriétés, c'est le mur. Ça a été dit tout à l'heure, on crée le mur, donc on sépare à gauche et à droite, dedans, dehors. Et donc on a même inventé le contrat de la discontinuité, qui est la propriété.

Le fonctionnement naturel, disons le fonctionnement écosystémique d'un territoire et en fait toutes les situations de crise et de risque qu'on voit sur les territoires, sont essentiellement des accumulations de discontinuité. C'est donc un vrai travail de réparation qu'on doit entreprendre sur les territoires.

FRAGMENTS D'UNE ARCHITECTURE EUPHORIQUE

de Matthieu Poitevin

Fragments d'une architecture euphorique de Matthieu Poitevin met en lumière d'une manière onirique et poétique l'art premier que constitue l'architecture, dans sa dimension absolue de création et dans son rôle politique essentiel. A la fois manifeste et composite, c'est une ode à l'architecture en tant que discipline culturelle susceptible de concerner l'ensemble de l'humanité, à l'ère où bientôt 85% de l'humanité vivra en ville.

C'est un livre singulier et indispensable, qui fait état du combat de toute une vie, âpre, exigeant, sans répit, mais également plein de lumière et de beauté où les textes et les images se répondent, comme dit le poète « dans une profonde unité ».

Avec **Fragments d'une architecture euphorique**, Matthieu Poitevin réaffirme avec fougue, le rôle essentiel de l'architecture pour accompagner les changements profonds du monde à venir, à l'ère anthropocène. Il déploie et soutient une architecture du commun, tournée vers l'autre qui interroge sans relâche les conditions d'habitabilité de notre planète. Pour une architecture et un urbanisme radicalement à réinterroger en fonction des impératifs des crises énergétiques, des mouvements de migration, du réchauffement climatique, des enjeux sociétaux.

Des villes aux montagnes, en passant par le bestiaire et les cités méconnues, Matthieu Poitevin livre ses fragments comme autant de terrains d'exploration partagés — un chapitre entier est dédié à Marseille, paradigme de la ville euphorique : insolente, créative et résistante.

Considérant que la ville informelle, sensible, humaine, vivante, spontanée et organique, c'est-à-dire, également « bordélique », est sans doute la forme novatrice de la ville à venir, Marseille est donnée à explorer comme carrefour d'une cette nouvelle urbanité - en assumant et revendiquant sa réalité de ville sauvage.



« Je fais de l'architecture pour projeter un monde et y trouver ma place. Alors je cherche, je cherche encore. »

Matthieu Poitevin

[Extrait : Limites / Raoul et Henri]

Chez moi résident 90 kilos de canidés répartis sur deux chiens.

Ils vivent leur vie de chiens dans un grand jardin bordé de murs et de clôtures, comme il se doit dans toute propriété qui se respecte. Jour après jour, ils font leur vie et leur travail de chiens et s'époumonent à aboyer sur le moindre passant ou sur la moindre chose vivante qui s'avise à déambuler de l'autre côté des murs.

Cela n'est pas facile de se déplacer avec deux chiens de cette corpulence. Je m'y suis risqué. Fuyant la fournaise et l'assourdissement des cigales, j'ai embarqué mes chiens vers mes montagnes chéries.

La maison dans les montagnes n'avait pas de jardin mais des champs sans délimitation. Pendant toute la durée du séjour, pas une fois l'un d'entre eux n'a aboyé, pas une seule fois !

Ils auraient pu partir, aller voir si un chevreuil se baladait par là. Rien. Peinards, sur la terrasse à l'ombre.

Que se passe-t-il quand on traduit, quand on rapporte ça à la ville ? La ville formelle, constituée, claquemurée, introduit des frontières : l'immeuble est séparé de la rue par des murs, il faut des clefs et des codes pour y rentrer. La rue est une frontière entre deux rives. Les frontières sont également ce qui délimite des quartiers ; là aussi chacun a ses codes et ne pas les respecter est souvent un délit ou un risque.

L'architecture n'est que la résultante de ces frontières, elle ne se dessine qu'en creux par rapport à la règle, à la réglementation, aux lois qui donnent le cadre, le cadastre, la propriété, le foncier, le droit de regard, le prospect ... L'architecture est alors ce qui reste - elle est même ce qui est conditionné par la contrainte - du respect des limites. Or le fondement de l'architecture, sa raison d'être, c'est le mouvement qui organise l'espace et qui tend à créer un vivre ensemble, sans limite justement.

Vivre ensemble est tellement connoté, l'architecture permet de faire société. Son essence même est de parvenir à sortir du cadre. Sa raison d'être c'est la liberté.



© Claudia Goletto

Donc faire société autrement, dans un esprit de liberté. La ville informelle, en tous cas celle dont la forme est bordélique, se fabrique au contraire comme elle peut, ignorante des frontières et sans architecte, pas sans architecture. Sans loi, si ce n'est celle de prendre en compte la place de son voisin. Les rues sont de toute façon trop étroites pour que les voitures s'y rendent, l'imbroglio des ruelles est tel que la police a renoncé depuis longtemps à y faire des patrouilles inutiles. Ainsi, les enfants peuvent jouer dans les petits espaces publics surveillés par les uns et les autres dans un esprit de solidarité et dans un bazar joyeux. Avec de la considération pour ceux qui vivent là-dedans de manière héroïque, additionnée d'un tout petit peu de soin à apporter à leurs constructions bricolées, il serait à coup sûr possible de voir dans ces villes organiques et chaotiques une hypothèse novatrice de ville moderne.

Il y a quelque chose d'archaïque dans cette façon de construire la ville, archaïque au sens des origines, au sens de « naissant ». C'est presque comme un retour à l'origine des villes lorsque les cueilleurs se sont arrêtés pour se transformer en paysans et cultiver les sols. La ville est née de la culture des sols. Elle est bien, à l'origine, une organisation commune et partagée de la culture des sols ; elle n'est pas une appropriation d'un lopin de terre. Elle est ce qui advient quand, au lieu de scinder et de séparer les biens, le commun, les idées, on fait pousser la culture originelle, car pas de ville sans culture ! Pas d'invention sans culture !

Et à l'échelle d'un pays, à quoi servent alors les limites ? Doit-on trouver normal que le fait de passer une ligne qui n'existe pas permette tout à coup de changer de langue par exemple, ou de religion, ou encore de se détester et ensuite de se battre et tuer au mépris de n'importe quelle intelligence pour gagner de quoi avoir des richesses « nationales » plus importantes. L'absence de limite est le fondement de la paix ! La seule limite acceptable finalement, c'est l'infini et l'horizon.

NOUVELLES PROPOSITIONS EUPHORIQUES

1. Remettre le courage au cœur de l'architecture

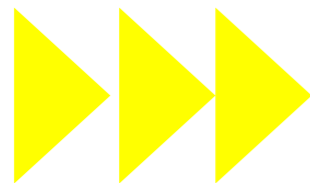
Il n'y a pas d'architecture valable sans prise de position courageuse de l'ensemble des parties prenantes, dans l'interaction entre le politique, la maîtrise d'ouvrage et l'architecte.

2. Éphémériser la ville

rendre à la ville sa capacité à muter, à accueillir des propositions éphémères de tous types, hébergements, ateliers, espaces de formation, lieux culturels, sans rien figer, avec une capacité à expérimenter et réinventer.

3. Faire tomber les barrières entre les différentes couches d'action en matière de politique de la ville

Le fonctionnement naturel, disons le fonctionnement écosystémique d'un territoire et en fait toutes les situations de crise et de risque qu'on voit sur les territoires, sont essentiellement des accumulations de discontinuité.



4. Donner la parole aux gens, créer des communs urbains

Et les scénarios les plus désirables sont au fond des scénarios où la ville réappartient à ses citoyens, il est donc indispensable de recréer des communs urbains

5. Préparer une architecture de l'incertain / hacker la ville

Il semble qu'on doit être capable de « hacker la ville », de faire de l'architecture quasiment parasite à l'intérieur d'une ville qui n'admet que le détournement des usages.

6. Définancieriser la ville

Utiliser les outils des marchés pour dissocier la valeur du foncier de celle des bâtiments, taxer mieux les profits liés à la spéculation foncière, mettre en lumière la valeur des liens sociaux versus la capitalisation des logements.

7. Refaire de la ville un endroit de rêve et d'imaginaire

Euphoriser, émerveiller, déranger et par là-même permettre une qualité des usages et des imaginaires qui en découlent, se projeter dans un futur incertain mais désirable.

8. Faire une architecture qui s'écoute et se goûte

Faire de l'architecture une ode à la sensualité, la faire disparaître le plus souvent possible, afin de rendre perceptible le goût et l'écoute, comme en cuisine ou en musique.

9. Aller au-delà des attentes, toujours

Comprendre les attentes et les situations données, tenir compte du contexte, mais toujours surprendre en allant au-delà des attentes (ajouter un toit-terrasse imprévu, faire une enfilade de salons pour un palais du peuple, etc.).

10. Penser une architecture de la déconstruction

Prendre le monde à rebours, plutôt que d'évoquer la construction, penser la déconstruction, à la fois physique et mentale, celle des systèmes et des organisations ; s'inspirer de la beauté des ruines et des ravages du temps.

Partenaires de l'Architecture Euphorique n°04



Va jouer dehors ! est une association fondée en 2019 par Matthieu Poitevin suite à l'effondrement d'immeubles de la rue d'Aubagne fin 2018, tragédie qui marque l'urgence de repenser la ville de Marseille - et la ville en général. L'état d'urgence climatique, sociale et démographique mondiale demande un profond changement rapide de paradigme. Le rôle de l'association est de mettre des énergies en commun, de sortir des contingences individuelles pour proposer des projets concrets, qui nous ressemblent et qui nous rassemblent. Ainsi sont créés des espaces de rencontre et de réflexion collective entre les acteurs concernés par le territoire urbain : architectes, urbanistes, élus, promoteurs, collectifs, écrivains, cuisiniers, artistes, philosophes, journalistes, citoyens... Va jouer dehors ! est à la fois une structure porteuse d'événements, un média d'idées, et un espace de collaboration pour bâtir une nouvelle urbanité, plus équilibrée, plus juste, plus participative, plus joyeuse et plus inventive.

La Fondation Jean-Jaurès est à la fois un think tank, un acteur de terrain et un centre d'histoire au service de toutes celles & ceux qui défendent le progrès et la démocratie dans le monde. Mobilisant les pouvoirs publics, les politiques, les experts mais aussi les citoyens - la Fondation Jean Jaurès favorise un débat public décloisonné en faisant émerger les meilleures idées en créant des occasions de dialogue entre universitaires et responsables politiques, syndicaux, associatifs. En partenariat avec le Festival de la Ville Sauvage, la Fondation Jean Jaurès a mené une enquête inédite portée avec l'Ifop, auprès des habitants de Marseille sur la manière dont l'architecture, les politiques publiques, l'aménagement, la maison rêvée, pourraient être repensés et imaginés..

Direction de la publication :

Matthieu Poitevin, Architecte fondateur de l'agence Caractère spécial, Président de *Va Jouer Dehors !*
Claire Andries, Directrice culturelle, Secrétaire de Va jouer dehors !

Rédaction

Ont collaboré à ce numéro :
François Beaune,
Franck Boutté,
Stefan Kaegi,
Stéphane Menu,
Stéphanie Morio,
Aghis Pangalos,
Emmanuel Perrodin,
Aline Rodrigues Lefort,
Clara Santamaria,
Mathieu Simonet,
Julien Tauvel.

Nous tenons à remercier :

Toute l'équipe du festival de la ville

Coordination éditoriale :

Claire Andries,
Blandine Bernardin,
Johanna Larosa

Conception graphique :

Studio Fréro

Janvier 2024

Va jouer dehors !
5 place de Rome - 13006 Marseille
va-jouer-dehors.fr

